

**« ...je ne saurais dire si le français est une langue de la liberté plus qu'une autre. Cela dépend aussi de ceux qui les parlent. »  
– entretien avec Rodica Iulian –**

Elena-Brândușa STEICIUC<sup>1</sup>

### Note bio-bibliographique

Née en 1931, à Craiova, Rodica Iulian a fait ses études à la Faculté de médecine de Bucarest, devenant médecin en 1957 et pratiquant ce métier jusqu'en 1978, comme spécialiste en oncologie.

En 1965 elle a fait ses débuts en littérature, publiant un cycle de poèmes dans la revue « Luceafărul ». Six recueils de poèmes ont été publiés entre 1967 et 1981 :

- *Intersecții (Intersections)*, Bucarest, Editura Pentru Literatură, 1967
- *Elegiile de pe pod (Elégies sur le pont)*, Bucarest, Editura Pentru Literatură, 1969
- *Palinodii (Palinodies)*, Bucarest, Editura Cartea Românească, 1970
- *Facerea cortului (La construction de la tente)*, Bucarest, Editura Eminescu, 1971
- *Aproape omul (L'homme ou presque)* Editura Cartea Românească, 1975
- *Vitralii (Vitreaux)*, Cluj-Napoca, Editura Dacia, 1981

Dans le genre de la prose, Rodica Iulian s'est fait connaître par :

- *Scrisori de toată ziua (Des lettres pour tous les jours)*, nouvelles, Bucarest, Editura Eminescu, 1977
- *Cronica nisipurilor (La Chronique des sables)*, roman, Bucarest, Editura Cartea Românească, Prix du roman de l'Union des Écrivains 1978.

Exilée en France à partir de 1980, où elle est naturalisée en 1989, Rodica Iulian se met au français et son premier texte dans cette langue, le récit *Les Chaises*, paraît dans la revue *L'autre Europe*, (Ed. L'Age d'Homme, no. 17-18-19, 1988. Un autre récit, *Le Cauchemar*, est publié par *Lettre Internationale*,

---

<sup>1</sup> Université « Stefan cel Mare » Suceava

été 1992.

Titres publiés dans le pays d'adoption par Rodica Iulian :

- *Le Repentir*, Editions Balland, 1991
- *Les hommes de Pavlov*, Editions J. C. Lattès, 1995
- *Fin de chasse*, Editions L'Harmattan, 2001
- *Le Harpeneur*, Les éditions La Bruyère, 2010
- *La cinquième dimension*, Les éditions La Bruyère, 2012
- *Au-delà de la moitié de ma vie (En relisant Dante)*, Les éditions La Bruyère, 2014
- *Cabinet d'amateur*, Les éditions La Bruyère, 2014

Voix bien connue de la radio « Free Europe », dénonçant le régime inhumain des dernières années de la dictature en Roumanie et dans les autres pays de l'Est, Rodica Iulian y a collaboré entre 1981 et 1992, surtout aux émissions culturelles. Pendant les années 2000 elle a rédigé des chroniques d'art pour le magazine culturel en langue roumaine à Radio France Internationale.

Après 1989, elle a publié dans son pays d'origine :

- *Peștera oglinzilor (La Grotte des glaces)*, roman, Editura Cartea Romaneasca, 1991
- *Scrisori la miezul nopții (Lettres à minuit)*, nouvelles, Editura Cartea Românească, 1995
- *Dracula sau triumful modern al Vampirului (Dracula ou le triomphe moderne du Vampire)*, essai, Bucarest, Editura Compania, 2004
- *Vinătoarea mistică (La chasse mystique)*, poèmes, Bucarest, Editura Vinea, 2005

Vivant depuis quelques bonnes années en Picardie, la romancière francophone d'origine roumaine a eu la gentillesse d'accorder un entretien à la *Revue Roumaine d'Etudes Francophones*, réfléchissant à son parcours d'écrivain, à la condition de celui qui – situé dans l'entre-deux - écrit dans une ou plusieurs langues, à la situation du français dans le monde contemporain.

– *Rodica Iulian, votre condition d'auteur qui s'exprime en deux langues et qui – en plus - pratique plusieurs genres, me semble assez très particulière. Beaucoup d'auteurs dits « francophones », provenant de diverses régions de la planète, pour des raisons qui tiennent à leur histoire personnelle ou bien à l'Histoire, ont choisi le français comme langue d'expression. Parce que, souvent, c'était une langue de la liberté... Parlez-nous, s'il vous plaît, de*

*votre rapport au français et du rapport au roumain ; comment fonctionne cette « cohabitation » des deux langues dans l'espace de votre vie et de votre écriture ? A quel moment précis avez-vous fait le passage au français ?*

– Je parle le français, je le lis depuis mon adolescence, cela grâce à l'enseignement de l'époque, à l'instar du roumain et du latin, le français était obligatoire au lycée. En choisissant l'exil en France, en 1980, j'ai été bien obligée d'écrire en français. Je ne saurais dire si le français est une langue de la liberté plus qu'une autre. Cela dépend de ceux qui les parlent. Malheureusement, toute langue peut être sujette à des manipulations, à des distorsions du sens, à des « nettoyages » conformes au « politiquement correct », à toutes autres techniques de lavage du cerveau. Toute langue encourt le risque de se muer en langue de bois. Le français ne fait pas exception. Concernant le rapport entre ma langue natale et ma langue d'adoption – je l'ai déjà dit d'ailleurs -, ce fut une expérience très enrichissante que de les garder comme moyens d'expression parallèles. Parallèles, mais qui très souvent se croisent.

*– Pourriez-vous évoquer pour les plus jeunes lecteurs (pour les moins de vingt-cinq ans !) les circonstances de votre départ pour la France, à un moment où la dictature de Ceausescu prenait des formes terribles ? Qu'est-ce qui vous a poussée à faire ce geste extrême, sachant que le retour était refusé à ceux qui dénonçaient le régime ?*

– Vous dites la dictature de Ceausescu! Moi, je dis la dictature communiste qui a commencé au moment de la présence de l'Armée Rouge en Roumanie, en 1944, et qui a pris définitivement le pouvoir en 1947, justement avec l'aide de cette armée étrangère. Le prédécesseur de Ceausescu, Gheorghe Gheorghiu-Dej, a anéanti tout ce qui, une fois l'Allemagne nazie vaincue, se réclamait de la démocratie. C'est Gheorghiu-Dej qui a instauré la terreur stalinienne, supprimant tous les partis démocratiques, condamnant à l'emprisonnement, voire à l'exécution, leurs dirigeants, mettant en place une police politique répressive, la bien connue « Securitate », etc. En 1965, lors de la mort de Gheorghiu-Dej, le pays était à genoux, Ceausescu n'avait plus autre chose à faire que de maintenir la pression dans un pays où il n'y avait plus de société civile. Je suis partie au moment où l'occasion s'est présentée. Je suis partie parce que je ne supportais plus de me voir petit à petit transformée en l'un ou l'autre des personnages du roman « 1984 » de George Orwell.

*– J'aimerais attirer l'attention maintenant sur le premier roman que vous avez publié en France, il y a plus de vingt ans, Le Repentir qui doit être le produit, entre autres, de votre questionnement sur la relation de l'artiste*

*avec les régimes totalitaires, quels qu'ils soient, sur les mécanismes de ces régimes. Le personnage principal, Matei, peintre et restaurateur d'art en France, est originaire d'un pays de l'Est (on comprend que c'est la Roumanie, même si l'origine du héros n'est pas explicite). Pendant son travail dans l'église du village de R., pas loin de la ville de Troyes, en Champagne, il remémore divers épisodes de sa vie avant l'exil et les horreurs qu'il a dû subir (la surveillance de la police secrète) ou faire (détruire une toile sur ordre d'un apparatchick). Qu'est-ce qui a déclenché la genèse de ce roman, écrit 10 ans après votre installation dans le nouveau pays?*

– L'idée du roman *Le Repentir* m'était déjà venue en Roumanie, mais je ne pouvais même pas y consacrer des notes préparatoires, le risque était trop grand. Une fois en France, le projet a pris forme assez vite. Il a été déclenché par ce dont je souffrais le plus, comme tant d'autres, et depuis longtemps, à savoir la suppression de la liberté d'expression. Et pas seulement pour les écrivains ou les artistes, mais pour les citoyens.

– *Le roman Les Hommes de Pavlov, (1995), semble être le fruit de votre expérience personnelle en tant que médecin : l'héroïne - Marina - est jeune médecin de campagne dans la Roumanie les années '60, la fameuse époque de la « collectivisation » où, selon le modèle soviétique, on obligeait les paysans à céder leur terre –héritée de père en fils - aux kolkhozes, propriété de tous et de personne. Pourrait-on interpréter ce roman, historique et politique également, comme un témoignage sur une époque dans l'histoire des pays de l'Est peu connue en Occident ?*

– Oui, sans doute. Pour avoir vu de près la répression des paysans qui refusaient la collectivisation de l'agriculture, je me devais de l'évoquer, de porter témoignage.

– *En 2001, votre roman Fin de chasse, où l'on retrouve la « matière française », est une méditation grave sur la mort, sur la perte des repères dans ce monde de plus en plus aliénant, sur l'échec de la relation père-fils. Le personnage central, Rabastens, est incapable de s'adapter aux changements produits dans la civilisation villageoise par des décideurs qui, ne comprenant rien à ces rythmes de vie, éliminent les symboles les plus pérennes, comme la cloche du village. Pourquoi cette vision sombre du monde contemporain? Pourrait-on parler d'un déclin de l'ancien type de civilisation ?*

– Avec d'autres moyens, plutôt technocratiques, les petits et les moyens agriculteurs de France et d'autres pays de la Communauté Européenne, sont poussés vers la pauvreté, vers la faillite, sinon vers leur disparition. Les villages sont désertés, l'urbanisation à tout-va confisque le

terrain. Les traditions, les coutumes qui autrefois définissaient une identité ayant des racines dans une histoire presque millénaire, se perdent, quand elles ne sont pas mises au pilori par les bien-pensants, adeptes du « progrès » et de la « modernité ». Bien entendu, cette civilisation est à l'agonie, d'autant plus qu'elle est menacée par des forces obscurantistes, criminelles, fanatiques. Nous savons bien, au moins depuis Paul Valéry, que « toute civilisation est mortelle ». Mais après sa mort, toute civilisation laisse un héritage. Les Romains nous ont transmis avec le elur, l'héritage grec et même celui de l'Égypte pharaonique et d'autres cultures méditerranéennes. Ne parlons plus de l'héritage judéo-chrétien. On a tout gardé, comme chacun d'entre nous garde les plus précieux souvenirs de leurs défunts. La Renaissance a revalorisé cet héritage, assurant ainsi une continuité. Cela est vrai au sein d'une même civilisation. La Renaissance a repris également le meilleur du Moyen Âge, qui d'ailleurs, dans certains domaines, ne fut pas aussi sombre comme on l'a prétendu. Je ne vois rien de tel, que ce soit en France ou ailleurs. Au contraire, depuis bien longtemps, l'entreprise de démolition de toutes les valeurs de notre héritage n'a fait que progresser, qu'empirer. Vers quoi allons-nous?

– *Dans votre roman La cinquième dimension, (2012) le lecteur retrouve, la même problématique de l'histoire, une observation lucide de la faille Orient/Occident, Est/Ouest, à travers le personnage de Cynthia, exilée roumaine en France, née de mère française et de père roumain. Est-ce ce que l'Est et l'Ouest de l'Europe sont irréconciliables?*

– Je ne dirais pas. Il est encore temps... En tout cas, je l'espère. Pour cela, il faudrait entre autres, que les gens de l'Ouest réussissent à comprendre et à assimiler enfin l'expérience historique vécue par l'Est de l'Europe. Si on veut vraiment que l'Europe ait un sens...Ce n'est toujours pas le cas aujourd'hui.

– *L'art est un autre thème majeur de votre oeuvre et il suffit de lire vos deux volumes de 2014 – Au-delà de la moitié de ma vie et Cabinet d'amateur – pour comprendre que cela a été votre guide sur tout le parcours de la vie. Dans le premier, vous proposez une relecture de Dante, alors que le second (d'une grande beauté graphique) explore avec la voix et les compétences du critique d'art une centaine de toiles de maître, y découvrant des facettes inattendues. Rodica Iulian, que représente l'art et surtout l'art visuel pour vous?*

– Depuis la conception du roman *La Chronique des sables*, publié en Roumanie avant mon exil, j'ai été fascinée par l'art visuel, c'est devenu une passion. Pour *Le Cabinet d'amateur* j'ai été contrainte à des choix, sinon

j'aurais dû composer plusieurs volumes! En ce qui concerne Dante Alighieri, mon livre est né d'une relecture de ses oeuvres, notamment *La Divine Comédie*. Il y a des chefs-d'oeuvres de la littérature qu'il est recommandable de lire à l'âge adulte, à l'approche de la vieillesse. J'ai lu *La Divine Comédie* quand j'étais toute jeune. Je ne cherchais alors que la beauté de la poésie de Dante. J'ai repris la lecture récemment et j'ai été frappée par l'actualité de certains écrits en prose de Dante et par un grand nombre de tercets de la *Divine Comédie*. Je me suis retrouvée maintes fois dans ces pages comme si elles avaient été écrites aujourd'hui. Peut-être parce que, entre temps, j'ai vécu...

– *J'ai laissé pour la fin de l'entretien une question très appropriée à l'octogénaire dynamique que vous êtes: quels nouveaux projets dans votre chantier? Quels sont les nouveaux titres que les lecteurs de Rodica Iulian peuvent espérer?*

– J'ai, bien sûr, des projets, j'essaie en tout cas de ne pas abandonner, je suis au travail. Mais il est trop tôt pour parler des titres.

–...*que tous les lecteurs de la Revue Roumaine d'Études Francophones attendent patiemment! Merci, Rodica Iulian!*